



Notas de Leitura

Handwritten Arabic text in a dense, cursive script, likely a manuscript or a page from a book. The text is written in black ink on a light-colored background. The script is highly stylized and difficult to read due to its density and the overlapping of lines. The text appears to be a continuous passage, possibly a chapter or a section of a larger work. The overall appearance is that of an ancient or historical document.

Accusateurs Mordants, Admirateurs Fervents, Orpailleurs Mutants

René Pélissier

P. 155-174

Généralités et regroupements de plusieurs pays

Commençons cette chronique par ce qui est pour nous une découverte – secondaire, mais longtemps inespérée depuis qu’il y a plus de trente ans nous avons essayé de connaître sur place quelques centres universitaires brésiliens s’intéressant à l’Afrique. Avec une population imprégnée aussi profondément par l’esclavage, nous pensions alors et bien naïvement que le Brésil aurait dû être à l’avant-garde des recherches et des études centrées sur le continent dit «noir». En fait, vu de Belo Horizonte, nous aurions dû écrire le «continent gris» car, dans la palette chromatique, les élites du Brésil préféraient, au mieux, se rappeler la neige des ancêtres émigrés plutôt que voir que le muscle couleur charbon était à la base des racines de la nation. Certes, on exaltait le métissage blanchisseur, trop visible pour être nié, mais depuis plus d’un siècle on inventait et cultivait des mythes confortables et ce n’étaient pas quelques auteurs tardifs et isolés qui étaient de taille à lutter contre Gilberto Freyre et ses extrapolations fumeuses. Les amarres avec le côté sombre de son histoire, au-delà de l’Atlantique sud, avaient été rompues. Politiquement, économiquement, et surtout scientifiquement, le Brésil savait que l’Afrique existait quelque part à l’est de Recife, mais cela restait dans le domaine de l’exotisme ou alors, depuis les années 1960, un problème pour le Portugal, c’est-à-dire, trop souvent, le géniteur tantôt ridiculisé, tantôt méprisé ou accusé d’être un colonialiste, et pire, un raciste éhonté et prétentieux.

Disons les choses outrancièrement: avant 1950-1960 l’Afrique avait pratiquement disparu des préoccupations de l’écrasante majorité des Brésiliens moyens qui la toléraient dans leur musique, leur cuisine (et dans leur lit pour certains), mais pas dans leurs aspirations. Pour en avoir le cœur net, nous étions allé consulter les catalogues de trois bibliothèques locales. Hélas! Même à la Bibliothèque nationale de Rio de Janeiro, il y avait à peine 1.000 titres concernant *toute* l’Afrique, *toutes* langues confondues. Bref, le Brésilien était un Américain tropical qui parlait portugais et regardait vers l’Europe, mais qui continuait à ignorer l’Afrique (sauf pour lui acheter du pétrole et lui vendre des produits manufacturés). Depuis lors, les choses ont évolué en partie, mais il reste que, malgré le volontarisme de certains décideurs politiques et surtout économiques et religieux, voire médiatiques, qui s’investissent et investissent en Afrique, l’état des connaissances de base quant aux réalités africaines – même celles qui prévalent dans les PALOP – semble être encore fragile au Brésil. Soyons clair. Ne vivant pas au Brésil, il est possible et même probable que notre vision des choses ne soit pas très actualisée. En fait, notre appréciation ne peut être fon-

dée que sur les livres brésiliens qui nous parviennent au compte-gouttes. Pourquoi? Parce que nous sommes mal informé de tous les nouveaux travaux ou des ouvrages de vulgarisation qui se publient dans ce domaine. Lorsque nous les demandons aux éditeurs ou aux auteurs pour en rendre compte, une fois sur deux ils ne sont pas envoyés. Soit le coût de l'affranchissement –atrocément exorbitant – ne compensera pas les ventes éventuelles, soit l'expéditeur juge que les circuits livresques entre le Brésil et le reste du monde lettré étant ce qu'ils sont, le livre non littéraire n'a aucune chance d'intéresser hors frontière, soit la méfiance, l'inertie et l'amateurisme militent contre un envoi lointain. Face à ces blocages, le bibliographe est désarmé. Mais lorsqu'une exception arrive sur sa table, il est de son devoir de révéler aux lecteurs africanistes que l'on s'est enfin réveillé africaniste dans quelques universités brésiliennes.

A África na sala de aula¹ de la professeure d'histoire africaine de l'Université de São Paulo est un livre ambitieux mais, comme il en était à sa quatrième édition en 2008, on peut penser qu'il répondait et répond toujours à un besoin pressant au Brésil: fournir aux étudiants un manuel en portugais d'histoire africaine moderne et contemporaine qui soit au carrefour de la philosophie, de la sociologie, de l'ethnologie (peu) et de la science politique, le tout étant fondé sur cinq idées fortes: 1.^o) détruire les idées reçues, les mythes et les préjugés racistes; 2.^o) dénoncer le colonialisme, ce qui est plus facile lorsque l'on a été soi-même colonisé (cf. les Etats-Unis); 3.^o) fournir à l'étudiant des données essentielles sur les grands mouvements qui ont influé sur le cours des événements: l'impérialisme sous ses différentes formes, la résistance anticolonialiste, le panafricanisme, etc.; 4.^o) examiner avec plus ou moins de détails l'accession à l'indépendance de chaque Etat africain (et ne pas insister sur les énormes problèmes postérieurs); 5.^o) établir quelques tableaux chronologiques et une bibliographie que l'on suppose accessible au Brésil à un étudiant déjà avancé. Et fouineur acharné, car on se demande si l'on trouve très facilement la moitié, voire le quart des entrées indiquées dans le manuel lorsque l'on est dans une bibliothèque éloignée de São Paulo.

A juste titre, l'auteure a développé la section consacrée à la fin de «l'ultracolonialisme» des Portugais, c'est-à-dire que plus de 100 pages (pp. 501-609) clôturent le livre (avant l'épilogue et les annexes) et c'est là que l'empire portugais est le plus dénoncé dans le texte. Pratiquement, elle prend le contrepied total de la propagande séculaire et officielle de Lisbonne jusqu'en 1974. C'est évidemment dans le droit fil des thèses nationalistes africaines depuis les années 1960 et celles de l'UNESCO-ONU pendant la même période. On a quelques aperçus sur l'histoire de l'expansion depuis le Prince Henri et l'on embraie sur la sous-section consacrée à la Guinée-Bissau et au Cap-Vert qui n'a pas moins de 27 pages, celle relative à São Tomé et Príncipe 11 pages, soit beaucoup plus que la Côte d'Ivoire. En comptant large, l'Angola en a 20 (plus donc que la quinzaine de pages concernant l'émancipation globale du Ghana, du Nigeria, de la Gambie et de la Sierra Leone) et le Mozambique 36.

Nous ne savons pas si ce livre a été largement diffusé au Portugal et dans les PALOP. Mais ce qui est certain, c'est que dans son rôle de défricheuse de l'histoire africaine moderne au Brésil, l'auteure ne cache pas ses convictions personnelles. L'insistance de ses orientations auprès de ses étudiants immédiats à São Paulo a eu pour effet bénéfique de les pousser à entreprendre des thèses sur des thèmes que les historiens anglo-américains considèrent

1 Hernandez, Leila Leite (2008), **A África na sala de aula. Visita à história contemporânea**, São Paulo: Selo Negro, p. 678, cartes et illustrations noir et blanc.

dédaigneusement comme «démodés»: approfondir la résistance primaire anticoloniale. Mais rien ne se démode plus vite qu'une mode, jusqu'à ce qu'elle retrouve les faveurs d'une nouvelle génération. Donc, comme nous lui avons déjà préparé le terrain pour l'Angola, le Mozambique, la Guinée portugaise et Timor, nous apprendrons peut-être aux «fashion victims» de l'historiographie anglophone qu'à São Paulo, tout au moins, les héros de la résistance du Gaza et dans l'Angoche sont redevenus des sujets de thèse tout à fait fréquentables. On en verra deux exemples convaincants dans la suite de cette chronique, à la rubrique «Mozambique». Pour le moment, contentons-nous de recommander aux bibliothécaires lusophones dans le monde l'acquisition de ce gros livre venant d'un pays émergent qui, lui aussi, a des vues sur l'Afrique, et qui démarre en force dans son exploration.

Avec des objectifs beaucoup plus restreints, la deuxième édition de la **Bibliografia sobre o fim do Império**² paraît moins de trois ans après la première, dont nous avons déjà dit dans la précédente chronique ce qu'elle pourrait être si elle était rédigée selon les canons de la spécialité. Cette nouvelle version a doublé le nombre des auteurs recensés et comporte 662 entrées, c'est donc un réel progrès. L'éditeur, Manuel Barão da Cunha, devrait dès à présent imposer à ses contributeurs des règles et des limites plus exigeantes et envisager une troisième édition avec un minimum peut-être de 1.100 entrées. Alors là, il deviendrait un outil – ou une arme puisqu'on est avec des militaires – indispensable à toute future recherche approfondie. Mais il conviendra de fixer clairement ce qu'on entend par «Fim do Império», sans cela il va voir se multiplier des ajouts anachroniques. Que vient faire ici un livre – utile certes pour l'historien de la conquête de l'Angola, mais qui n'a rien à voir avec le titre de sa bibliographie –, tel que *Acção da cavalaria portuguesa no Sul de Angola em 1914/15*? Ou alors, il faut changer le titre et se préparer à recenser 10 à 11 000 auteurs s'il commence en 1415, ce qui manifestement ne peut se faire dans des délais raisonnables et à partir des bibliothèques qui existent au seul Portugal. Et nous ne parlons pas des articles, mais uniquement des livres. Soyons réalistes.

Guiné

Restons dans le classique avec **A. C. Caç. 2317, na guerra da Guiné**³ où, peut-être plus important que le titre et le sous-titre, c'est ce qui a été inscrit en surtitre sur la page de la couverture: *No corredor da morte. Porquê? Para quê?* Les anciens qui ont combattu en Guiné se souviendront toujours de ce cauchemar «à la vietnamienne» tout au long de ce qu'il leur restera d'années à vivre. Mais il y avait des différences énormes entre une affectation à Susana ou Bafatá – et encore plus à Bissau – et une autre à Guiledge, à quelques kilomètres de la frontière guinéenne. Or, précisément, l'auteur arrive en mars 1968 dans la zone névralgique située sur la piste qui relie Guiledge plus au sud, au bastion du PAIGC dans l'Oio. Il n'a pas de mots assez durs pour fustiger l'inconscience et l'incompétence de l'état-major du gouverneur Arnaldo Schultz qui plante sa compagnie à Gandembel/Ponte Balana dans une savane arborée, très dense, où rien n'a été préparé pour l'accueillir. Elle devra donc se débrouiller pour défricher à la tronçonneuse, creuser à la pioche et se

2 Cunha, Manuel Barão da (coord.) (2013), **Bibliografia sobre o fim do Império**. 2.^a edição, Linda-a-Velha: DG Edições, p. 55.

3 Reis, Idálio (2012), **A. C. Caç. 2317, na guerra da Guiné. Gandembel/Ponte Balana**, s.l., auto-édition, p. 256, nombreuses photos noir et blanc.

fortifier avec des troncs d'arbres, c'est-à-dire s'enterrer littéralement dans le sol. Idálio Reis a raison de critiquer la tactique portugaise initiale, caractéristique d'une Armée ankylosée qui, non seulement était mal équipée et généralement trop statique, mais surtout portée abusivement, pour pallier ses carences, à s'en remettre à la rusticité du soldat portugais prétendument capable de supporter des conditions qui auraient été intolérables dans une autre armée ouest-européenne. Depuis la cauchemardesque aventure de la République au Mozambique pendant la Première Guerre mondiale, les seuls changements majeurs opérés étaient une amélioration – relative – des services sanitaires, une certaine modernisation de l'armement et évidemment une couverture aérienne. Mais la doctrine, elle, était restée celle d'une Armée de classes où les officiers supérieurs n'étaient généralement pas trop soucieux de respecter les limites de la résistance physiologique et psychique de leurs hommes, censés être des paysans et des ouvriers, donc capables de s'adapter miraculeusement à n'importe quel milieu tropical, si inconnu et hostile soit-il. S'ils avaient étudié l'histoire militaire de la Guinée, ils auraient compris dès 1963 qu'ils faisaient fausse route face à une guérilla aussi solidement appuyée de l'extérieur: armes lourdes soviétiques (y compris, à la fin, des missiles anti-aériens et des blindés), conseillers cubains et chinois, sanctuaire international à quelques dizaines de kilomètres, etc. De plus, le PAIGC était généralement bien commandé à l'échelon local du Sud-Est et assez peu regardant, lui aussi, sur ses pertes en hommes.

L'auteur donne un résumé détaillé du théâtre des opérations au Sud-Est avant l'arrivée de sa compagnie, puis il décrit de façon extrêmement critique et en respectant le déroulement chronologique ce qu'il appelle l'odyssée de sa compagnie qu'il qualifie de sacrifiée, chargée d'ouvrir et de défendre un poste inutile dans un territoire déjà perdu au profit du PAIGC. On ne peut pas, ici, le suivre, jour après jour, mais il est patent que s'il ménage Spínola, qui venait souvent les voir, sa haine à l'encontre de Schultz, son prédécesseur, s'exprime librement. Il fournit en fin de volume le récit – non vécu personnellement – des opérations postérieures au départ de sa compagnie en décembre 1969. Elle n'avait eu que 9 morts, ce qui est dans la norme «statistique» pour une unité de cette importance en 23 mois, dont les pires furent passés dans ce double trou de Gandembel/Ponte Balana. Ce livre porte de graves accusations que le surtitre nous dispense de développer. Epilogue? Le 28 janvier 1969 Gandembel est évacué, sur ordre de Spínola. Le poste avait été harcelé 372 fois en quelques mois.

Angola

David Livingstone est mort d'épuisement en 1873, à soixante ans, dans les marécages d'un lac du Nord-Est de la future Zambie, sans que l'on ait retrouvé sa carte de crédit, semble-t-il. Son lointain émule, Paul Theroux, voyageur compulsif, lui aussi, et romancier américain presque aussi célèbre que le «good doctor» a soixante-dix ans en 2011 et il décide de repartir, seul une dernière fois, comme un jeune routard qu'il n'est plus. Seul avec sa valise, son attaché-case et une carte de crédit de plus de 48.000 dollars, en remontant par les routes et les pistes, du Cap de Bonne Espérance vers le nord, peut-être jusqu'à Tombouctou ou plus simplement au Congo, en camion-stop ou en transports publics, en mettant les choses au mieux. Que cherche-t-il, lui qui ne vit plus en Afrique depuis longtemps? On le découvrira en lisant ce qu'il va rencontrer en Angola: les désillusions de sa vieillesse trop vagabonde et peut-être la réponse à cette question existentielle qui torture le voyageur obsession-

nel ayant atteint l'overdose, à savoir «What am I doing here?». **The Last train to Zona Verde**⁴ est donc un adieu désespéré à l'Afrique dans la grosse centaine de pages corrosives que Theroux, à bout de nerf et de finances, consacre à l'Angola (pp. 209-336).

Des auteurs de récits de voyages en Angola, nous en avons lu des dizaines, des centaines même, depuis le XVIII^e siècle. Nous ne nous souvenons pas d'en avoir épluché un d'aussi critique. Avant même la frontière à Santa Clara, l'homme de lettres se fait pirater dans un hôtel de l'Ovamboland sa carte de crédit par des escrocs namibiens qui vont l'utiliser jusqu'à son épuisement, mais c'est d'abord avec les fonctionnaires de l'immigration et de la police angolaises que tout débute vraiment mal: son chapitre frontalier s'intitule: «The frontier of bad karma» et son cauchemar commence.

Dix ans et plus après la fin de la guerre, il serait peut-être temps que les autorités luandaises se préoccupent de l'image que leurs militaires et leurs «défenseurs de l'ordre» (*sic*) donnent aux étrangers, argentés ou non, aux confins d'un des pays les plus riches d'Afrique – tout au moins sur le papier et dans les statistiques commerciales. Mais à Luanda, elles sont si loin et si occupées! Alors un livre négatif de plus ou de moins... Plus d'un siècle et demi en arrière, à son arrivée à Luanda, Livingstone avait été accueilli avec méfiance mais courtoisie par les Portugais de l'époque, négriers ou non. Leurs successeurs en uniforme, noirs ou gris, n'ont pas hérité de leur habileté dans l'usage des relations publiques. De Santa Clara à Lubango, notre néo-explorateur n'a pas le choix de l'itinéraire: une seule route défoncée, et s'amorce l'odyssée brinquebalante dans l'imprévu et surtout la misère de la population locale. Mais N'Giva ou Ngiva, détruit par les Sud-Africains, a cependant été reconstruit et Theroux s'embarque fort imprudemment dans le récit d'une pseudo-histoire de la conquête du Cuanhama totalement mythifiée à la sauce nationaliste et truffée d'erreurs crasses. Depuis quand les Portugais ont-ils décapité le roi Mandume? Et où?

Passons en fermant les yeux sur les tanks et les camions éventrés qu'aucun ferrailleur n'a encore récupérés depuis 1988. La Land Rover qui tient lieu d'autobus tombe en panne en pleine nuit. Il dort dedans, mais après des détours entre les trous de bombes, les misérables villages traversés, et les fermes des Portugais abandonnées, elle parvient à Lubango. Theroux a probablement mal préparé son voyage s'il persiste à croire qu'il n'y a pas eu de routards, d'anthropologues, de politologues, de voyageurs depuis l'indépendance, sinon lui qui serait le seul à avoir laissé un livre de bord sur l'Angola post-indépendantiste. Il y a même un guide touristique!

Mais il donne des cours de «creative writing» en anglais à l'Institut pédagogique supérieur de Lubango qui le console d'habiter le Grande Hotel, complètement décrépît, ce qui nous attriste nous aussi et plus que lui, même, pour avoir été son client quarante-sept ans plus tôt (cf. René Pélissier. *Explorar. Voyages en Angola et autres lieux incertains*, Editions Pélissier, Orgeval, France, pp. 193-201). Entre deux commentaires négatifs, Theroux glisse pourtant et souvent des remarques et des observations extrêmement pertinentes. Notamment sur les nouveaux colonisateurs chinois en Angola qui, selon lui, se préparent des jours sombres en rudoyant et en exploitant les Africains comme ils le font. Ils devraient se méfier des retours de bâton et nous le suivrons sur ce point. L'Angola, ce n'est pas le Tibet. Quilengues lui paraît intact, mais il ne peut s'empêcher d'ajouter que les instituteurs n'y ont pas été payés pendant des mois et qu'il n'y a plus d'animaux sauvages visibles le long

4 Theroux, Paul (2013), *The Last Train to Zona Verde. Overland from Cape Town to Angola*, Londres: Hamish Hamilton, VII, p. 353.

de la route (?) vers Benguela où il enseignera encore quelque temps. Lobito l'intrigue, mais c'est naturellement à Luanda qu'il aura davantage d'occasions de répandre sa bile. Une ville improvisée dans les bidonvilles: «ce à quoi le monde ressemblera lorsqu'il disparaîtra», où il pressent un soulèvement d'une jeunesse – désespérée et ignorante – contre la corruption, le mépris à l'égard du lumpenproletariat auquel elle appartient. Rien ne lui plaît: c'est l'enfer transformé en des centaines de kilomètres carrés inhumains, recouverts de cahutes et de malheurs indicibles. Selon lui, l'Angola n'est pas un Etat policier, car ce qui importe à la bureaucratie, possédant la moindre parcelle d'autorité, c'est d'extorquer à la population et aux étrangers de passage un maximum d'argent et non pas d'imposer une quelconque dictature. La cupidité dans l'improvisation, mais sans intention politique bien ferme, sinon le maintien des privilèges. Lui qui a parcouru le monde entier (15 livres de voyages à son compteur!) termine son périple par une conclusion étonnante: Luanda, c'est la capitale de la paranoïa xénophobe, une ville qui dépasse toute rationalité, où les politiques et les hommes d'affaires sont les victimes consentantes de l'ivresse d'une richesse obtenue sans efforts.

Personnellement, nous pensons que l'auteur exagère parfois et qu'il verse trop dans l'outrance incantatoire et unilatérale. Mais on n'attend pas un romancier qu'il soit impartial et l'on peut suggérer que la violence dont il fait preuve est à la mesure de sa déception: à soixante-dix ans il était venu voir s'il retrouverait l'Afrique «idyllique» postcoloniale de ses vingt ans qu'il avait «construite» dans l'ex-Nyassaland. Or, en choisissant l'Angola de 2011, c'est le voyage de trop qu'il n'aurait pas dû entreprendre. Mais notre opinion d'historien et de petit bibliographe n'a aucun poids, face à l'impact que le moindre livre de Theroux a dans le monde qui lit encore. Il pulvérise donc en une centaine de pages tous les efforts – «mitigés» d'ailleurs –, de la propagande officielle. Mais quelle importance? Pourvu que cela dure, et, à raison d'un milliard de dollars que rapporte le pétrole tous les cinq jours (p. 307), «après moi le déluge» semble être la boussole du pouvoir et de ceux qui en dépendent.

Nous ne sommes même pas certain que ce livre sera interdit à la vente en Angola tant le public est restreint (hors des expatriés) et hors d'état de nuire efficacement. A quoi bon? Telle est la devise lasse du vieil amateur de trains vers la brousse. Il refusera donc de prendre le chemin de fer que les Chinois ont reconstruit jusqu'à Malange. Il est arrivé à la saturation ultime et repartira par avion. Une quasi-désertion pour l'auteur de ce dernier «travelogue», un grand livre néanmoins, mais un cri du cœur qui est un renoncement. Trop de misères et de déceptions à avaler. A soixante-dix ans, on aspire au calme, même lorsqu'on est un globe-trotter admiré. L'Angola a réussi un exploit involontaire: déguster Theroux de l'Afrique. Mais c'est une réaction qui n'est pas partagée par tous les Portugais qui ont vécu – ou non – en Angola et qui, depuis plusieurs années, se lancent dans des raids de véhicules tout-terrain à travers l'Angola pour exalter la nostalgie des conducteurs et en même temps constater la «renaissance» tardive du réseau routier et de l'hôtellerie provinciale. A ces occasions, bénéficiant de subventions de différentes origines, les organisateurs éditent des volumes valorisants et très illustrés, à l'intention des participants et de leur accompagnement médiatique. Il semble que la première publication dans cette série soit **Rumo ao Cunene**. 3.° **Raid TT Kwanza Sul**⁵ qui a été composé dans la précipitation – tare fréquente au Portugal – vers l'année 2008 (?). Il s'agit d'une compilation d'articles historiques et

5 Collectif (2008?), **Rumo ao Cunene**. 3.° **Raid TT Kwanza Sul**, Lisboa, sans indication d'éditeur, p. 164, nombreuses illustrations noir et blanc et couleur.

géographiques capturés sur Internet, assortis d'illustrations multiples. A noter que Namibe, Tombwa, Baía dos Tigres et Foz do Cunene sont bien représentés, avec des photos parfois inédites. Cette région côtière méridionale du Sud-Ouest est rarement couverte dans les livres de voyages postérieurs à la guerre civile.

Littéralement, c'est un autre «retour en Angola» qu'a rédigé António Janeiro⁶ mais avec des intentions bien différentes de celles du texte précédent. Là où les uns cherchent de vagues aventures sportives à visées promotionnelles, lui se replonge dans son passé d'ancien combattant qui arrive à la fin de la guerre coloniale (août 1973-février 1975) dans une zone «chaude» au début (les Dembos, à Quixico, zone caféière en pleine production), la mission de sa compagnie consistant à protéger les *fazendas* et les transports et éventuellement à s'attaquer à quelques maquis résiduels du FNLA. Il faut reconnaître que la période se caractérise plus par un grignotage ponctuel que par de grandes opérations. L'isolement est plus difficile à supporter que l'agressivité des guérilleros proprement dite. Certains chefs de maquis prennent même des contacts avec les Portugais. Sa compagnie est envoyée, après 14 mois dans les Dembos (sans avoir subi de morts), dans le district de Malange, bien après le 25 avril 1974, près de Marimba; en fait dans la Baixa de Cassange. Le FNLA occupe progressivement les postes abandonnés par les Portugais.

Ce qui le torturera bien après (1987) le retour au Portugal, ce sont les crises de panique, le stress post-traumatique, l'alcoolisme et le tabagisme, avec les séquelles des maladies tropicales. En ce sens, comme des dizaines de milliers d'anciens combattants, l'auteur revit les conséquences d'un conflit colonial. Il n'a jamais quitté l'Angola dans ses cauchemars.

Dans le même genre militaire, mais en plus optimiste, **Moçangola**⁷ relate les souvenirs anecdotiques d'un officier d'artillerie en retraite qui, après le Mozambique (1963-1965), effectua deux commissions en Angola (1^{ère}: Nova Lisboa et Luso en 1966-1968; 2^{ème}: Zala et Malange en 1971-1974). L'historien y glane des faits inédits ou tout au moins mal connus. On apprend ainsi que des soldats originaires du Nord-Angola, en garnison à Nova Lisboa, y volent des armes «pour tuer des commerçants des environs». Le complot est éventé, mais il ne dit rien sur le sort du réseau capturé. Des partisans du MPLA? L'auteur fait certaines confusions toponymiques. Page 29, il patrouille dans la mission canadienne évangélique abandonnée (?) de Monte Esperança. Bien, mais cette localité n'a pas été rebaptisée Kuito comme il le précise, mais Camacupa. Ce n'est pas non plus à la fin de 1963 mais de 1966 que la ville de Teixeira de Sousa a été attaquée par l'UNITA. Il participe à une opération lourde et infructueuse vers Lumbala en 1967. En 1971, il est posté à Zala (Dembos) où l'un des guides est un ex-guérillero du MPLA qui fut torturé par le FNLA et se mit au service des Portugais, avec une grande efficacité. Rien n'est monochrome dans les guerres coloniales. Autant le rappeler.

Ce volume contient aussi et tête-bêche sous le titre **Mousse de Manga**⁸ les souvenirs d'enfance d'une auteure née dans une famille de planteurs de café du Cuanza Norte qui assista – de loin – à huit ans, à l'insurrection de mars 1961. Curieusement, les deux auteurs sont devenus des peintres.

6 Janeiro, António (2012), **Regresso a Angola (Por não ter partido)**, Lisboa: Edições Vieira da Silva, p. 116, photos noir et blanc.

7 Figueiredo, José Castro de (2013), **Moçangola. Um olhar no masculino**, Linda-a-Velha: DG Edições, p. 60, photos noir et blanc + 2 photos couleur + 1 CD.

8 Magalhães, Helena Pinto (2013), **Mousse de Manga. Um olhar no feminino**, Linda-a-Velha: DG Edições, p. 75, photos noir et blanc + 2 photos couleur.

Ce dernier texte nous conduit tout naturellement à poursuivre dans un genre connexe et relativement fertile, lui aussi: les souvenirs des «paradis perdus» de *retornados* qui ont dû quitter l'Angola pendant l'exode. Du point de vue documentaire, l'un des plus importants et originaux de ces témoignages figure dans **A minha fuga de Angola**⁹. *Colona* typique du Nord-Ouest, l'auteure décrit les événements de juillet 1975 à Carmona/Uíge, attaqué par le FNLA, bataillant contre le MPLA et l'UNITA. Les gens de Holden Roberto occupent le Congo angolais de juillet à décembre 1975 et, en bien des cas, décapitent les métis du MPLA. En décembre 1975, avec l'appui des Cubains, le MPLA remonte à Carmona. Amélia Meireles et sa famille sont alors pris entre deux feux. Carmona est une ville abandonnée par les derniers colons qui s'enfuient au Zaïre en un convoi de véhicules, via Songo, franchissant les barrages du FNLA, jusqu'à Maquela do Zombo. La frontière est malheureusement fermée et les colons doivent laisser la plupart de leurs biens en arrière. La Croix-Rouge accueille 300 réfugiés (européens, suppose-t-on). Après 18 jours de blocus, leur libération intervient après avoir acheté le passage aux soldats du FNLA et du Zaïre. On est alors fin janvier 1976. La famille vend sa voiture à un colon belge de Kinshasa. Le 31 janvier 1976, elle embarque sur le dernier vol affrété vers Lisbonne par le gouvernement portugais, dit-elle. Ce texte est très neuf et détaillé. Il comble une lacune pour connaître le sort des derniers colons de Carmona/Uíge (et environs, suppose-t-on). La bibliographie relative aux grands courants de fuyards vers les aéroports et les ports, de même que celle concernant ceux qui dévalèrent du Centre et du Sud vers le Sud-Ouest africain, est assez fournie, mais on ne connaît pas grand-chose sur les colons de la Lunda ni même sur ceux qui prirent le chemin de la Zambie. Pas glorieuse du tout, cette fin d'empire.

L'auteure précédente est devenue une infirmière. **Crónicas de lá e de cá**¹⁰ est l'autobiographie d'un infirmier-chef, né en 1936, ayant travaillé dans différentes entreprises disposant d'un nombreux personnel africain. A compter de 1956, il est employé dans une plantation de la Gabela (Centre-Ouest angolais), à Alto Catumbela, à Lobito (Companhia Mineira do Lobito) et pour le Caminho de Ferro de Benguela. On relève que même dans cette région restée en dehors des troubles de 1961, on envoya cette année-là des femmes et des enfants au Portugal, par prudence. Le plus utile de son témoignage concerne sa fuite des mines de Cassinga en voiture vers Sá da Bandeira et Ruacaná avant de franchir la frontière sud. Il est revenu visiter les mines de Cassinga en juin 2005 où il travailla à partir de 1964. Vieilles retrouvailles dans un site abandonné.

Et puisque nous sommes arrivés à l'extrême-sud de l'Angola, regardons vers ce qu'en disent les Sud-Africains ayant combattu dans son ciel. Nick Lithgow et son **LZ Hot!**¹¹ brassent les souvenirs d'un pilote d'hélicoptère. L'intérêt pour l'Angola se situe d'abord pp. 33-35 où l'auteur et d'autres conscrits montent en convoi jusqu'à Luiana où les Portugais les invitent pour les remercier de leur avoir vendu du diesel (vers 1973). Les Portugais sont très détendus. L'auteur date très mal ses interventions en Angola. Il transporte ensuite des parachutistes allant récupérer (vers 1981?) un pilote abattu par la SWAPO à Omapanda (dans le Cuanhama angolais). Ils l'extraient de justesse.

9 Meireles, Amélia (2012), **A minha fuga de Angola. Do que ficou ao que trouxemos de África**, Lisboa, Chiado Editora, p. 98, illustrations couleur.

10 Rebola, Augusto (2012), **Crónicas de lá e de cá. Vivência de Angola**, Lisboa: Chiado Editora, p. 188.

11 Lithgow, Nick (2012), **LZ Hot! Flying South Africa's Border War**, Solihull (Angleterre), Helion & Company; Rugby (Angleterre), GG Books: p. 168 + 8 p. de photos noir et blanc et couleur.

Une autre opération de transport d'une unité de saboteurs chargés de faire sauter un tunnel dans la Serra da Chela réussit pleinement (pp. 112-118) sans qu'il la date non plus. D'autres opérations angolaises seront décrites mais la dernière, la plus importante, occupe un chapitre (pp. 147-154). C'est l'attaque massive d'une très importante base de la SWAPO, à Omapanda tout près de Ngiva. La combativité des Ovambo aurait réjoui le roi Mandume. Sous le napalm et face aux tanks, puis avec l'intervention terrestre du fameux bataillon 32 composé de mercenaires – angolais –, ils sont décimés, mais non sans avoir détruit un blindé, réduisant en bouillie treize de ses occupants. L'auteur récupérera dans des sacs ce qui restera des corps. Et le lendemain, une opération connexe se soldera par la perte d'un hélicoptère et de ses dix-sept occupants, sous le feu de l'artillerie anti-aérienne soviétique. On est très loin de Môngua et des hyperboles des commentateurs portugais ultérieurs. Si les Cuanhama avaient eu en 1915 un armement égal à celui de Pereira de Eça, et aussi des conseillers étrangers, l'histoire militaire du Sud-Angola serait à récrire et celle de l'Ovamboland (Sud-Ouest africain inclus) aussi.

Mais restons avec les faits et les mercenaires en Angola, grâce à Scott Fitzsimmons¹². C'est un politologue spécialiste des études de défense et il soutient que pour triompher d'ennemis plus nombreux et même peut-être aussi bien équipés qu'elles, les unités de mercenaires doivent posséder une culture militaire supérieure à celle de leurs adversaires, fondée sur la créativité, l'initiative, les connaissances techniques et un esprit de corps et une solidarité internes à leur groupe. C'est donc un théoricien des conditions que doivent remplir les mercenaires pour vaincre. Afin d'asseoir sa démonstration il a deux longs chapitres consacrés à : 1.°) l'exemple pitoyable et à l'échec des hommes du misérable «colonel Callan», un psychopathe embauché par un Holden Roberto aux abois, qui seront battus par le MPLA et surtout ses alliés cubains en 1975-1976, au Nord-Ouest angolais (pp. 109-166); 2.°) au succès des mercenaires sud-africains contre l'UNITA en 1993-1995 (pp. 167-230). Cette dichotomie perdants-gagnants est appuyée également par deux exemples gagnants-perdants tirés de l'histoire militaire de l'ex-Congo belge.

Nous n'avons pas à discuter ici de la pertinence des thèses de l'auteur qui s'adressent avant tout à un lectorat ciblé de militaires professionnels et de spécialistes des conflits. On se bornera à dire que les quatre cas qu'il a choisis sont tirés d'une Afrique noire désarticulée, en crise et en convulsions postcoloniales. Aurait-on les mêmes résultats ailleurs? Peu importe! Ce qui compte pour le lecteur s'intéressant à l'Angola, c'est de trouver deux fortes études, détaillées, extrêmement bien informées et convaincantes, car sans l'exubérance ou les règlements de compte des anciens participants, et le sensationnalisme journalistique trop fréquents dans ce genre de littérature. Un travail engagé du côté de la réflexion, ce n'est pas si fréquent pour l'Angola.

Nous en attendions autant d'un livre au titre alléchant : **The Post-War Angola**¹³ qui, selon son intitulé, donnerait à penser que ce Ph. D en sciences politiques d'un auteur, né à Malange, va faire un point sérieux sur la situation d'un pays où il est chercheur à l'Universidade Católica de Angola. En fait, dans un livre de quelque 330 pages, seuls trois chapitres concernent réellement la période à compter de 1975, soit une petite centaine de pages. Et avant? Avant, il théorise à grands renforts de penseurs avec évidemment les inévitables Foucault, Habermas et dix ou vingt autres autorités du même genre indispensables probablement

¹² Fitzsimmons, Scott (2012), *Mercenaries in asymmetric conflicts*, Cambridge: Cambridge University Press, IX, p. 332.

¹³ Faria, Paulo C. J. (2013), *The Post-War Angola: Public Sphere, Political Regime and Democracy*, Newcastle upon Tyne: Cambridge Scholars Publishing, XII, p. 319.

pour suivre la dérive angolaise. Puis, il se lance dans des analyses des itinéraires politiques du MPLA, du FNLA et de l'UNITA et *ensuite* tente d'élaborer une histoire du «public» en Angola en commençant par la «tarte à la crème» des royaumes du Kongo et du Ngola.

On ne va pas lui reprocher de ne picorer qu'ici ou là dans les archives, car il semble être le premier à avoir exploité des sources nouvelles sur le XVIII^e siècle. Mais les hiatus dans son «histoire» angolaise donnent ce vertige irréprouvable provoqué par les gouffres béants. Finalement, la troisième et dernière partie de l'ouvrage comporte: a) une étude des constitutions (1975, 1992, 2010), de la législation applicable aux partis et à la presse, des «particularités» du régime, de sa mainmise sur les richesses nationales et l'appareil judiciaire, etc.; b) un chapitre entier sur la visite du Pape Benoit XVI et ses conséquences, et un autre (pp. 222-244) sur Radio Ecclesia et ses efforts pour contrebalancer la propagande officielle. Il accepte, les yeux fermés, des informations qui sont contestées depuis longtemps par les historiens, mais on lui accordera qu'il apporte beaucoup de faits nouveaux qui ne courent pas dans les livres et les articles des observateurs qui l'ont précédé. C'est déjà pas mal pour un pays qui, comme pour de nombreux Etats d'Afrique et d'ailleurs, se taille une histoire nationale en fonction des hommes au pouvoir. Mais qui va lire ce livre en Angola? Assurément pas ces victimes du système qui sont l'objet de l'analyse d'une super-assistante sociale qui réfléchit à son métier, à sa carrière et à ses protégés. **A delinquência juvenil em Luanda**¹⁴ est une *tese de mestrado* en sociologie d'une fonctionnaire des services de prévention de la délinquance des mineurs, services dépendant de la police d'une capitale qui dispose depuis 1975 d'hommes irréprochables, comme nous l'ont confirmé tous les résidents et les visiteurs étrangers qui ont eu à faire à eux, l'un des derniers en date étant Paul Theroux (cf. *supra*), lequel, on l'a vu, est son plus fervent admirateur. Maria Luzia N. Dumbo nous semble avoir fait un travail sérieux sur un tout petit échantillon (les «clients» mineurs du Centro de Observação de Luanda de la Police locale) dans une mégapole de peut-être 4 ou 5 000 000 de pauvres qui côtoient dans les embouteillages une richesse inaccessible, sinon à quelques dizaines (?) de milliers de «happy few». Ce qui l'intéresse, c'est de sonder les perceptions du bien et du mal chez ces jeunes victimes de l'ultra-dénuement, de l'exclusion sociale et de la déstructuration familiale. Vaste chantier dont la démesure désespérera les *mais velhos* qui ont connu la ville de Luanda au temps de la colonie. On peut même la comparer avec Alger où le pétrole, le Parti et l'Armée jouent un rôle ayant quelques ressemblances, à ceci près que si la mer est visible par tous, et ce gratuitement dans les deux cas, pour les miséreux de Luanda, l'émigration n'est pas la porte de sortie facile de leur enfer urbain.

Retour chez des militaires portugais d'une catégorie non larmoyante. Dans tous les pays, ayant eu des conflits tropicaux, les troupes d'élite, formées généralement de volontaires, estiment être l'aristocratie des combattants parce qu'elles ont subi un entraînement spécifique et une mise en condition mentale qui leur donne la «certitude» d'être supérieures à la piétaille mobilisée sans discernement et souvent malgré elle. Chez les Sud-Africains, les Britanniques, les Rhodésiens, les Espagnols, les Français et probablement les Néerlandais on ne compte plus les livres rédigés par ces «surhommes» vieillissant. Chez les Portugais aussi et le livre que l'historien militaire António Pires Nunes, lieutenant-colonel d'artillerie en retraite, vient de consacrer aux *comandos* de l'Armée de terre ne peut déroger à cet-

¹⁴ Dumbo, Maria Luzia N. (2012), **A delinquência juvenil em Luanda**, Porto: Edições Ecopy, p. 271, illustrations noir et blanc.

te règle. Mais son **Siroco**¹⁵ traite en historien sérieux, donc sans pathos ni exaltation, un seul théâtre d'opérations – avec quelques pages préalables sur Cabinda et les Dembos – à savoir l'Est de l'Angola des Portugais et leurs deux principaux adversaires locaux: le MPLA en premier lieu, puis l'UNITA et très accessoirement le FNLA. De 1966 à 1974, sur plus de 600 pages, il a donc eu tout l'espace nécessaire pour se concentrer sur l'action des *comandos* – laissant à d'autres le soin de s'occuper des soldats qui étaient chargés de quadriller le ventre mou de la présence coloniale, à partir de cantonnements nécessairement statiques. Les *comandos*, eux, arrivaient généralement par la route ou par les airs (souvent, à la fin, en hélicoptère) et leur mission n'était ni de protéger les populations, ni de patrouiller des pistes minées, mais de chercher les noyaux durs de la guérilla et de les casser, afin d'empêcher la progression du MPLA vers le Centre-Angola.

La grande nouveauté pour le Portugal est qu'il a confronté les rapports des officiers portugais avec les sources du MPLA (peu de chose du côté de l'UNITA) et il a analysé en détail toutes les principales opérations des *comandos* sur un terrain énorme: essentiellement le district du Moxico et certaines *circunscrições* du Haut-Cuando-Cubango (en gros et en tout un peu moins de 400.000 km²) d'un pays sous-administré, sous-peuplé et indéfendable devant des guérillas qui auraient été à la hauteur de leur propagande extérieure. Or, elles en étaient encore très loin, car les divisions ethniques, les antagonismes et les haines politiques entre les trois mouvements, le manque de cadres compétents et les tensions, au sein de chacun de ces groupes, entre chefs locaux et ceux venus des villes, militaient contre eux. A cela, s'ajoutaient l'infériorité et l'insuffisance de leur armement, l'hostilité du terrain et du climat, l'immensité des distances à parcourir, la réticence et la volatilité des soutiens des Etats voisins, et parfois l'hostilité de certains villageois face à des maquisards qui les obligeaient à s'enfoncer dans les forêts pour mener une vie de misérables sous-alimentés et parfois maltraités par de petits chefs initialement arrivés de l'extérieur. Certes, la plupart de ces paysans ne mouraient pas d'amour pour l'Administration des Portugais, leurs commerçants et les militaires mais, à choisir entre trois maux, beaucoup préféreraient encore se réfugier en Zambie, ou au pire dans un *aldeamento* portugais peu accueillant et contraignant, plutôt que de se lancer dans l'inconnu d'un futur où ce qui les attendait, c'était un bombardement ou un mitraillage, voire le napalm, la faim lancinante et les promesses intenable d'un appareil qui au sommet restait trop souvent à l'abri en Zambie.

Alors, face aux sauts de grenouilles ponctuels mais destructeurs des *comandos* ou des parachutistes, à la résilience résignée des soldats du quadrillage permanent, aux massacres commis par les *Flechas* de la PIDE ou les Katangais, l'impression taraudante que le MPLA n'était plus capable de les protéger efficacement explique, dans une large mesure, que les nationalistes tantôt débauchés par les Portugais (l'UNITA pendant des années) ou devenus trop faibles pour progresser ou se maintenir avec si peu d'hommes, évacuèrent – en ce qui concerne le MPLA – presque totalement à la fin de la période un terrain si «prometteur» en 1966, se concentrant: **a)** sur le minage des pistes frontalières exigeant beaucoup moins d'hommes et d'infrastructures, ou **b)** une inaction militaire réparatrice pour l'UNITA qui renforçait ainsi son organisation débutante.

Du simple point de vue historiographique, il est clair qu'António Pires Nunes a probablement dû adapter son texte aux exigences de ses éditeurs (l'Association des commandos)

¹⁵ Nunes, António Pires (2013), **Siroco. Os comandos no Leste de Angola**, s.l., Associação de comandos, p. 648, photos noir et blanc, cartes noir et blanc et couleur.

qui eux se soucient avant tout d'avoir un manuel aussi complet que possible sur les activités de leurs aînés et qui, ce faisant, veulent trouver les nombreuses citations, félicitations, éloges funèbres et toutes ces excroissances dont raffolent les anciens combattants et les militaires, vaniteux en général. Elles alourdissent le récit, alors qu'en les plaçant toutes en annexe on aurait obtenu le même résultat. Lire d'un seul jet plus de 600 pages d'une prose officielle et desséchée n'est pas toujours un exercice à la portée d'un simple critique. Néanmoins, ce livre est absolument indispensable à qui voudrait connaître en profondeur l'une des causes de la victoire à l'Est – momentanée car les événements renversèrent comme fêtu de paille le triomphalisme du Haut-Commandement. Victoire, certes, mais en 1974 on ne sache pas que même les troupes d'élite refusèrent violemment de se la faire voler par d'autres militaires, apparemment plus politisés qu'elles.

Ayant, à titre d'observateur neutre, examiné sur place en 1973 la situation de Luso à Cazombo, de Gago Coutinho à Luiana, de Mucusso à Cuangar et même jusqu'à Vila Nova da Armada, Cuito Cuanavale et Mavinga (cf. René Pélissier, *Le naufrage des Caravelles. Etudes sur la fin de l'Empire portugais*, Editions Pélissier, Orgeval, France, pp. 173-193), l'honnêteté nous oblige à dire que l'auteur a raison: militairement, les Portugais l'avaient emporté, cette année-là (1973). Seulement, si elles se gagnent parfois sur le terrain, ces victoires provisoires sont insuffisantes. C'est dans les têtes et autour des tables de négociations que les guerres se perdent, car il est rare que l'anéantissement de l'adversaire soit suffisant pour y mettre un terme. Encore que l'Angola nous ait démontré le contraire en 2002.

A titre professionnel, après la lecture – ardue, car sans index – de cette somme événementielle, et torrentielle mais capitale pour la connaissance des Terras do Fim do Mundo, nous nous demandons maintenant si ce que l'on nous avait dit à Luso en 1966, à savoir que c'était l'UNITA qui avait ouvert les hostilités à l'Est en massacrant un commerçant et sa famille à Chicote (toponyme de bien mauvais augure), à la frontière zambienne (cf. Douglas L. Wheeler & René Pélissier, *História de Angola, Tinta-da-China, Lisboa, 2011, p. 412, note n.º 23*), était bien exact, un pur *boato* ou une erreur sur l'identité des agresseurs.

Mozambique

Ouvrons cette section en rendant un hommage appuyé mais mérité au doyen portugais des études d'anthropologie, d'ethno-histoire et d'histoire coloniale du Mozambique. António Rita-Ferreira est né en 1922 et tout porte à croire que son imposante **Coletânea de documentos, notas soltas e ensaios inéditos**¹⁶ rassemble ses ultimes textes à être publiés. Il les a auto-édités en un douzième volume, ce qui en dit long probablement, à la fois sur sa fécondité (467 pages in-4.º), sur la conscience de sa valeur pour l'étude du Mozambique, mais aussi sur sa situation précaire dans le panorama scientifique portugais actuel (en 2012). L'ouvrage se compose de trois parties: 1.º) son édition très pointilliste de 20 documents (p. 254) allant des itinéraires d'António Fernandes à la persécution des Européens par le FRELIMO à Maputo en 1975 et à un soulèvement de soldats makonde en décembre de la même année dans la capitale; 2.º) 11 notes éparses (p. 74) aux thèmes encore plus variés (commençant par la découverte d'une tombe d'une autorité africaine assez mystérieuse et finissant par une notule sur un militaire portugais de la fin du XIX^e siècle

¹⁶ Rita-Ferreira, António (2012), *Coletânea de documentos, notas soltas e ensaios inéditos para a história de Moçambique*, Alcáçiche (Portugal): auto-édition, p. 467 + 1 carte couleur dépliant.

au nord du Zambèze); 3.^o) 6 essais inédits (p. 130) compris, d'une part entre une étude sur l'influence des Yéménites et des Omanais sur les Swahili et les royaumes zambéziens, et d'autre part sur l'éducation des Africains dans le Mozambique colonial!

Tout n'est pas d'une importance magistrale dans cette collection, tant s'en faut, mais il reste que l'auteur fut le seul à maîtriser l'essentiel de ce que l'on savait dans les milieux savants portugais sur l'histoire du Mozambique, du nord au sud, et transversalement de Zumbo à Quelimane, dans les années 1950-2000. Ses fonctions d'agent de l'Administration lui avaient permis de s'imprégner du passé et du présent de ses administrés indigènes, dans une assez grande variété de terroirs. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il n'en profita pas pour s'enrichir frauduleusement, comme bien d'autres. Homme de science avant tout, relativement bien informé des études étrangères (en anglais) de son temps (tout au moins jusqu'à ce qu'il quitte le Mozambique et peu après), sa grande méticulosité lui permit également d'acquérir une connaissance approfondie – et pour certaines époques probablement unique – des richesses des archives pertinentes au Portugal. Administrateur colonial, il ne pouvait évidemment pas mordre la main qui le nourrissait, mais il avait suffisamment de lucidité et de recul pour mesurer la vacuité de certaines propagandes, tant avant qu'après l'indépendance et qu'elles émanent des pouvoirs «dictant la ligne» à Lourenço Marques ou à Maputo. Le Mozambique actuel aurait bien besoin de cinq ou six chercheurs locaux de son envergure et ayant son obstination à creuser toujours plus dans un passé restant à dégager de sa gangue, sans œillères et sans ces mystifications politiques, ou idéologiques comme on l'a vu après son départ d'Afrique. Chaque pièce est accompagnée de notes et presque toujours d'une bibliographie plus ou moins développée et à jour à la date de la rédaction, mais généralement polyglotte, dans les limites de ses connaissances linguistiques et de ce qu'on trouvait à Lisbonne, dans les bibliothèques publiques de son temps.

Un livre qui devrait le passionner, c'est **Slavery by any other name**¹⁷ d'Eric Allina. L'auteur a eu la bonne fortune de pouvoir exploiter les archives de la Compagnie du Mozambique que l'on croyait «perdues» mais qui furent «miraculeusement» retrouvées en 1977 à Beira dans des hangars abandonnés, oubliées, ensuite classées et finalement données en consultation au milieu des années 1990, à Maputo. Dans certains cas, l'historien qui travaille sur la colonisation portugaise contemporaine en Afrique s'apparente à un archéologue dans le brouillard, tant l'inimaginable retard, l'insuffisance et l'incurie des archivistes coloniaux sous l'Estado Novo (ainsi que leurs prédécesseurs et successeurs immédiats) se conjugaient pour entraver ses recherches. Nous sommes bien placé pour le savoir!

Sur le fond, Allina étudie surtout la situation du Manica et dans la Gorongosa, mais il a très peu de chose sur la rive droite du Zambèze. En revanche, il utilise les rapports internes de la Compagnie pour la révolte du Barué. Les péripéties financières de cette machine prédatrice ne sont pas son sujet. Ce qui l'intéresse, c'est l'exploitation de la main-d'œuvre locale par les mineurs et les planteurs situés dans la concession énorme concédée à la Compagnie par l'Etat portugais en 1892 et ultérieurement. C'est donc une pierre de plus lancée dans le jardin colonial portugais. A ceci près que c'était une société initialement dirigée par des capitalistes français puis anglophones et autres qui avaient subdivisé leur territoire «régalien» entre des sous-concessionnaires aussi bien étrangers que portugais. Comparée aux purs vampires spéculateurs de la Compagnie du Nyassa, on portera au crédit de celle

¹⁷ Allina, Eric (2012), **Slavery by any other name. African life under Company rule in colonial Mozambique**, Charlottesville & Londres: University of Virginia Press, XIII, p. 255 + 10 p. de planches noir et blanc.

du Mozambique qu'elle développa néanmoins certaines infrastructures lourdes (Beira et le chemin de fer vers la Rhodésie). Quant au régime du travail indigène proprement dit, l'auteur ressort l'arsenal habituel, tout en insistant sur certains points: **a)** la fuite des travailleurs vers l'ouest et les entreprises sud-africaines; **b)** le rôle de la chefferie, etc.

On abordera ensuite deux textes plus légers, en fait deux autobiographies d'auteurs qui ont gardé un bon souvenir, l'un du Mozambique colonial, l'autre du Mozambique indépendant. Tous les deux le remercient. L'auteur posthume de **Khanimambo «Merci»**¹⁸ est un personnage hors du commun mais sympathique. C'est un enfant des rues de Caracas, abandonné puis adopté à un âge incertain (4 à 6 ans) par une employée française de l'ambassade de France au Venezuela, qui sera vite mutée au consulat de Lourenço Marques. De l'école primaire jusqu'à son service militaire... dans l'armée portugaise, il fera son éducation complète en portugais, Mocidade Portuguesa comprise. Il est fasciné par les animaux, notamment les chevaux. A 17 ans, il mène donc la vie d'un jeune colon insouciant et entre en 1971 à l'Institut supérieur des sciences vétérinaires, puis il est mobilisé avec le grade d'officier et depuis le Cabo Delgado mène, sous Kaulza de Arriaga, des opérations de contre-guérilla. C'est probablement le premier témoignage d'un officier binational dans la *guerra colonial*. Il ne date pratiquement jamais ses expériences. On devine que dans le chaos de 1974 il est porté déserteur chez les Portugais; sa mère mariée est partie se réfugier au Portugal, le FRELIMO occupe Lourenço Marques et notamment son appartement. Avec un ami, il s'enfuit donc en Afrique du Sud, après bien des aventures rocambolesques. En tout, près de deux décennies passées au Mozambique sont comprimées à l'excès (pp. 14-48). En 1975 il est dans le Lisbonne de la folie révolutionnaire et y poursuit ses études de vétérinaire. Son récit est plein de trous et de silences mais, entré en France, l'Armée française l'appelle sous les drapeaux: le voilà officier parachutiste dans un pays qu'il ne connaît pas, la France! Tout le reste du livre est une succession de déboires dans les métiers de vétérinaire, de croque-mort, etc. Personnalité attachante mais instable depuis la naissance, il est mort avant d'avoir vu son livre imprimé. Le Mozambique méridional, pour lui, c'était le paradis vécu par un «étranger», un pied dedans, un pied dehors.

Arrive ensuite un auteur beaucoup plus méthodique et pondéré, bien qu'il s'agisse d'un homme attiré par les milieux artistiques exotiques qu'il fréquente en tant que coopérant¹⁹ de la République démocratique allemande. Dans les limites étroitement surveillées du régime communiste, il déploya une palette d'activités inattendues pour une époque dominée par la guerre civile: organisateur d'événements culturels, journaliste et gestionnaire, ses goûts et ses fonctions le conduisirent à conseiller des hiérarques municipaux, à hanter les cinéastes locaux, les troupes folkloriques, les peintres, les sculpteurs makonde et ce jusqu'au fin fond du Cabo Delgado (Nangololo). Il voyage beaucoup: Manica, Nampula, Tete, etc. Il couvre des visites officielles, des activités politiques, rencontre du très beau monde (des littérateurs, entre autres). Bref, c'est une sorte d'attaché culturel, réel ou autoproclamé. Il revint au Mozambique après la guerre civile voir s'il pouvait y attirer des touristes. Il dit avoir conservé le meilleur souvenir du pays qui a été un temps fort dans son existence. Il tient donc le milieu entre l'apparatchik et l'impresario, l'intermédiaire tous

¹⁸ Rozanier, Philippe (2011), *Khanimambo «Merci»*, Le Mazeau, 24520 Lamonzie-M (France): Editions Assielle, p. 194, photos noir et blanc.

¹⁹ Heinke, Harald (2010), *Khanimambo Moçambique. Tagebuch und malerische Impressionen einer bewegten Zeit in Mosambik von 1979 bis 1985. Ein Zeitzeuge erzählt*, Halle: Projekte-Verlag Cornelius, p. 213, photos noir et blanc et illustrations couleur.

azimuts, un doigt dans la politique et un autre chez les «cultureux». Le reste de la main? On ne veut pas le savoir.

Entièrement différent est un autre livre allemand luxueux qui se rapporte à une période antérieure et dans le monde bien particulier des industriels, diplomates en Allemagne, amateurs de safaris coloniaux, aviateurs sportifs et autres amis de la vie sauvage, telle que l'on pouvait espérer la rencontrer au Sud-Mozambique dans les années 50-60. Autant dire dans un univers plus proche de celui connu par Philippe Rozanier dans sa jeunesse dorée que des temps difficiles traversés par Harald Heinke en 1979-1985. **Flug zum Limpopo**²⁰ se divise entre les activités économiques, cynégétiques et aériennes du père de l'auteur, le raid aérien Allemagne-Afrique du Sud (avec l'auteur à bord) d'un appareil de tourisme prototype en 1960, et surtout des aventures de chasse conduites avec les meilleurs professionnels au sud du Save. Abondamment illustré, le livre est un régal pour les yeux. Pour les lecteurs insensibles à cet aspect, nous ajouterons qu'une attention particulière est accordée aux relations avec les Africains gravitant autour de ces richissimes pourvoyeurs de viande, à l'époque coloniale. Il ne faut évidemment pas chercher dans ce texte hédoniste (le dernier safari décrit remonte à 1968) ce qui n'y figure pas. Des éléphants de naguère, le long de l'Incomati et du Limpopo, combien ont résisté aux kalachnikovs?

Le livre suivant – à qui manque une carte, malheureusement – ne nous rassure pas beaucoup sur leur survie puisqu'il s'agit d'un roman légèrement érotico-humanitaire se déroulant dans une mission de Médecins sans frontière près de Chokwe (Gaza) vers 1979-1980 (?), peu après la mort du premier chef de la RENAMO. L'action se situe dans les mêmes parages que le précédent mais elle est autrement plus dramatique. Les rebelles attaquent un village et massacrent la population. L'auteure²¹ décrit la vie interne de cette cellule d'expatriés venus faire le bien dans un pays ravagé par la guerre et l'incompétence des autorités. On y lutte aussi contre le choléra et l'excision, deux problèmes qui ne semblaient pas inquiéter les furieux de la gâchette, ni les vétérinaires portugais de la haute époque.

A titre de curiosité, on se contentera de citer l'un de ces textes que le Portugal produit avec constance dans ses campagnes les plus lyriques: l'autobiographie en vers de mirliton. Avec **Rumo a Moçambique**²², une famille de pauvres paysans du Trás-os-Montes, espérant jouir d'une vie meilleure dans les terres du Sud-Mozambique, se retrouve en 1960 dans le *colonato* officiel du Limpopo, c'est-à-dire dans la même région décrite par l'auteure du roman que nous venons d'évoquer. En près de 200 pages nostalgiques, on va suivre la petite vie de ces colons que Salazar envoyait cultiver l'utopie agraire et intemporelle. Puis l'auteur est mobilisé et, en quelques quatrains, il expédie son service militaire (1970-1973) plutôt tranquille dans le nord du *distrito* de la Zambézia, encore largement épargné par la guérilla. Le plus intéressant est à la fin, quand les gens du FRELIMO interviennent dans les *colonatos*. Il rentre avec la famille au Portugal en 1976. La chimère est finie.

Beaucoup plus importante et originale est l'étude ethnologique et sociologique intitulée **Futebol e colonialismo**²³ qui révèle l'un des éléments majeurs de la culture populaire actuelle en Afrique et plus précisément au Sud-Mozambique autour de et dans Lourenço

20 Oestheld, Nikolaus (2011), **Flug zum Limpopo. Abenteuer in Portugiesisch-Ostafrika**, Melsungen (Allemagne): Neumann-Neudamm, p. 264, plus de 300 photos noir et blanc et couleur.

21 Carlu, Agnès (2011), **L'équipe du Mozambique**, 60660 Cramoisy (France): auto-édition, p. 209.

22 Aires, Abílio (2012), **Rumo a Moçambique. Uma família trasmontana**, Lisboa: Chiado Editora, p. 199.

23 Domingos, Nuno (2012), **Futebol e colonialismo. Corpo e cultura popular em Moçambique**, Lisboa: Imprensa de Ciências Sociais, p. 324, photos noir et blanc.

Marques. Nous sommes personnellement assez allergique au jargon sociologique et aux complications stylistiques qui sentent à plein nez l'Université lorsqu'elle se veut hermétique aux profanes. La carapace philosophique pour «faire savant» est trop indigeste pour les vulgaires consommateurs comme nous. Il reste que ce texte, une fois débarrassé de ses tics d'un langage non comestible, offre une très sérieuse histoire de l'emprise et de l'essor d'un jeu étranger importé localement par les Britanniques, absorbé avidement par les Portugais métropolitains et coloniaux, naturalisé par les élites africaines modernes, puis adopté universellement par les travailleurs des périphéries urbaines et, par osmose, par la quasi-généralité des Mozambicains. Inévitablement, dans une société coloniale marquée par le racisme et l'exclusion, on voit comment, malgré ces deux barrières, le jeu qui, sans investissements financiers lourds, fait appel aux ressources physiques et à l'habileté de ses adeptes (quelle que soit leur couleur de peau) était particulièrement bien adapté à l'environnement politico-social. Le plus humble des *contratados* pouvait rêver de se hisser, sinon à l'acceptation, tout au moins à une consécration économique jusqu'alors hors d'atteinte par ses seules connaissances ou son travail. En fait, taper dans un ballon, c'était déjà avoir des ambitions, voire de vouloir la renverser ou tout au moins de profiter de la colonisation. Rien que pour ses nombreux développements concrets – il y en a fort heureusement beaucoup – ce livre est d'une grande utilité pour mieux comprendre un contexte colonial *sui generis*.

Rebondissant plus en arrière, nous signalerons deux exemples d'une initiative que l'on souhaiterait voir se développer au Portugal: l'exhumation des archives familiales de documents inédits ayant un caractère historique ultramarin, voire la réédition de publications d'un ancêtre, totalement épuisées. **Um Carvalhense nas Guerras do Fim do Mundo**²⁴ relève plus de la conservation des traditions orales que de la republication d'un document connu. Manuel Gonçalves Baptista, un pauvre paysan mobilisé en avril 1916 fut envoyé au Nord-Mozambique et racontait à ses petits-enfants ce qu'il avait vu en Afrique. Il dénonçait la violence et le racisme des soldats portugais à l'égard des porteurs locaux (hommes battus, femmes violées, etc.) et l'horreur des conditions de vie au Cabo Delgado, dans l'incurie et la désorganisation totale du commandement. Souvenirs superficiels et «littérairement» un peu arrangés par sa petite-fille. A l'époque, il n'y avait pas beaucoup de soldats portugais qui savaient écrire, d'où la rareté des témoignages publiés. Et ceux qui étaient imprimés avaient presque toujours un officier ou quelque sous-officier pour auteur. Ni les uns ni les autres ne pouvaient être euphoriques en 1914-1918, ce qui contraste avec ce qui nous est parvenu, légué par les auteurs allemands ayant envahi le Nord-Mozambique en 1917. On en a un bon exemple fourni par la réédition par sa famille en 1988 de la monographie d'un capitaine²⁵, pourtant publiée en 1937 sur ordre du Ministère de la Guerre. Etait-ce de la part des autorités de l'Estado Novo le moyen de montrer indirectement à quel niveau était tombée l'expédition de 1915, envoyée par la Première République? On laissait peut-être ainsi entendre que, Salazar étant au pouvoir, une telle impréparation, une telle déliquescence ne se reproduirait plus jamais. On vit ce qu'il en fut en Angola au début de 1961.

24 [Baptista, Maria Celeste Barata] (2010), **Um Carvalhense nas Guerras do Fim do Mundo**, Carvalho (Portugal): auto-édition, p. 24, photos noir et blanc et couleur.

25 Silva, Júlio Rodrigues (réédition fac-similé de 1988), **Monografia do 3º Batalhão Expedicionário do R.I. n.º 21 à Província de Moçambique em 1915**, Amadora: auto-édition (?), p. 120 + 6 p. de photos noir et blanc et de reproduction d'une lettre d'hommage.

Pour clore cette section mozambicaine nous ferons retour sur deux ouvrages émanant des étudiants du Département d'Histoire de l'Université de São Paulo, afin de voir quelques thèmes africains développés récemment par ce centre, et l'orientation anticolonialiste (et donc hostile aux mythologies nourries par la plupart des auteurs portugais jusque dans les années 1970 et bien au-delà) que la nouvelle école africaniste brésilienne imprime à ses travaux. Le premier texte est à déconseiller à tous ceux des Portugais qui communient encore sur l'autel de Mouzinho de Albuquerque, de l'Escol de Enes, etc. Et ils sont nombreux. Ils risqueraient une attaque cérébrale ou cardiaque et crieraient au sacrilège et à une trahison du lusotropicalisme par une vile cousine ingrate. Gabriela Aparecida dos Santos²⁶ n'est certes pas une pionnière dans le choix de son sujet: le royaume du Gaza. Et elle a dû venir dans les archives de Lisbonne notamment à l'Arquivo Histórico Ultramarino (A. H. U.), enfin classé pour la période considérée, pour trouver de quoi déconstruire l'ultranationalisme de la quasi-totalité de ses prédécesseurs lusophones et leur incapacité à prendre en compte, à défaut de l'admettre, le point de vue de l'ennemi. Elle creuse assez profondément le substrat africain depuis le Mfecane et l'invasion des Ngoni de Manicussa, et elle développe largement les règnes de Mawewe et de Muzila, descendant même à des niveaux de détails qui devraient réjouir Rita-Ferreira s'il pouvait en avoir connaissance. Son morceau de bravoure concerne évidemment Gungunhana, à grands renforts de citations tirées de documents enfin accessibles à l'A. H. U. Elle en fait l'antithèse du monstre de cruauté et de duplicité décrit par António Enes et ses émules. Nous persistons à croire qu'il s'agissait avant tout d'une confrontation entre deux impérialismes précaires, l'un africain dont on a surestimé la puissance militaire et politique, et l'autre européen dont on (les Britanniques surtout) a surestimé la faiblesse parce qu'il était le plus pauvre et le plus mal organisé de tous les pouvoirs extérieurs lancés à la conquête de l'Afrique australe. Quelles que soient les raisons des uns et des autres, le facteur personnel joue toujours un rôle qu'elle n'a pas assez approfondi dans le cas étudié. On le note aussi dans l'importance, pratiquement oubliée, des fissures ethniques au sein du Gaza. Après plus de deux générations de dénigrement et de diabolisation de Gungunhana, il est naturel que des auteurs non impliqués rétablissent la balance, mais il ne faut pas non plus tomber dans l'outrance des sanctifications par lesquelles les Sudistes du FRELIMO ont remplacé les versions patriotiques des auteurs ultranationalistes portugais. En fait, les historiens officiels à Maputo ne veulent pas connaître autre chose qu'une «histoire» orale, «bricolée» au gré des vents politiques, à mesure que le Gaza réel s'est effacé des mémoires, avec la disparition de tous les intervenants du XIX^e siècle.

En tout cas, un historien ne doit jamais se laisser déborder par le nationalisme, ses antipathies et ses indignations. Et la plupart le font, depuis toujours. Et à chaque génération, il leur faut recommencer à récrire l'histoire. Cela, d'ailleurs, les aide à gagner leur vie.

La thèse de doctorat de Regiane Augusto de Mattos²⁷ ne soulèvera probablement pas de polémique, car nous doutons qu'un Portugais sur cent et un Brésilien sur cent mille sachent situer l'Angoche sur une carte muette de l'Afrique et même du Mozambique. L'Angoche n'a jamais fait son entrée tonitruante dans l'imaginaire portugais. C'est un angle mort de

26 Santos, Gabriela Aparecida dos (2010), *Reino de Gaza: o desafio português na ocupação do Sul de Moçambique (1821-1897)*, São Paulo: Alameda Casa Editorial, p. 192.

27 Mattos, Regiane Augusto de (2012), *As dimensões da resistência em Angoche: da expansão política do sultanato à política colonialista portuguesa no norte de Moçambique (1842-1910)*, São Paulo, Universidade de São Paulo: Departamento de História, p. 313 (in-4.^o), illustrations noir et blanc.

l'histoire coloniale telle qu'on l'enseignait – si tant est qu'on l'ait jamais enseignée pour les XIX^e-XX^e siècles – sous l'Estado Novo et, depuis lors, dans les écoles primaires et secondaires de l'ancienne métropole. Raison de plus pour féliciter R. A. de Mattos de s'être attaquée en profondeur à ce trou noir. Elle n'est pas la première, cet honneur revenant à l'Américaine Nancy Hafkin, apparemment disparue des radars de l'historiographie luso-africaniste depuis sa thèse de 1973. Prenant le taureau par les cornes, Mattos a exploré les archives de Lisbonne et de Maputo et a étudié à Paris (pour sonder le monde swahili qui est fortement négligé par les lusophones de toutes nationalités). Du même coup, elle a accentué la dimension océanique dans l'historiographie du Mozambique où elle n'apparaissait jusqu'ici qu'à l'occasion de la traite négrière et du différend Portugal-Zanzibar. Pour faire bonne mesure, elle s'est informée sérieusement sur le facteur islamique et l'influence des Comores et de Madagascar sur le continent opposé, sans oublier évidemment le poids des Omanais. Cela étant, grâce à cet ample apport documentaire, probablement en grande partie actuellement introuvable chez les lusophones des trois continents, elle éclaire comme on ne l'a jamais fait depuis le début du XX^e siècle la figure de Mussa Quanto, le «Napoléon de l'Angoche», le négrier résistant et coriace, ses réseaux et ses ambitions. Ses successeurs, ses vassaux ou ses ennemis seront de pâles figures à côté de lui.

Les Brésiliens ont découvert tardivement l'histoire africaine et la luso-africaine en particulier, mais il suffirait qu'ils se lancent pour cette dernière dans une politique d'acquisitions de 8 ou 10 000 livres manquants et d'abonnement ou de rachat à une cinquantaine de revues en cours ou récentes et, en quelques années, ils pourraient rattraper leur retard. Le peuvent-ils? L'avenir le dira.

Sahara occidental et guinée équatoriale

Pablo-Ignacio de Dalmasas est un auteur²⁸ espagnol qui connaît fort bien l'ancienne colonie militaire découpée dans le désert, pour y avoir été le seul journaliste professionnel longtemps installé sur place, avant la fin de la colonisation. Il s'attaque à un thème sensible et d'une actualité encore tiède: la persistance de l'esclavage pendant la période espagnole (et depuis lors, malgré la législation contraire et les dénégations, tant du Maroc que du POLISARIO). Puisant dans ses souvenirs personnels, des interviews et surtout une littérature espagnole relativement abondante, il démontre et dénonce la tolérance des autorités militaires à l'égard de l'esclavage. Comme Madrid ne pouvait évidemment pas admettre officiellement sa persistance, lors du dernier recensement de 1974 qui affichait seulement 73 493 (?) habitants dans la «province», les esclaves avaient été classés sous la rubrique innocente «enfants adoptifs et parents pauvres», forte de 3 081 individus, soit un peu plus de 4 % de la population autochtone. Il y avait même un parlementaire saharien (d'ailleurs aux allégeances douteuses, en tout cas fluctuantes) qui siégeait à Madrid et qui était, de notoriété publique, propriétaire d'esclaves! Il est curieux que lorsque l'on étudie l'esclavage en Afrique au XX^e siècle, on ne parle que des Portugais, toujours en première ligne, et très accessoirement de la France au Sahel et d'autres Etats, tels que le Maroc, la Turquie, le Soudan, l'Ethiopie, le Liberia, voire l'Allemagne, à la rigueur, chez certaines bonnes âmes.

²⁸ Dalmasas, Pablo-Ignacio de (2012), *La esclavitud en el Sáhara occidental (Memoria de la esclavitud en los textos literarios)*, Barcelone: Ediciones Carena, p. 204, photos noir et blanc.

L'auteur a eu raison de nous rappeler combien les droits de l'homme sont à géométrie variable dans le monde et selon les époques.

Bien différent est le livre de la journaliste Sue Blackhall visant professionnellement le croustillant et le scandaleux qui font vendre. Dès lors, point n'est besoin pour elle de longues enquêtes. Il suffit de retravailler des dépêches de presse ou des articles (voire des livres) de confrères. Dans son **Simon Mann**²⁹ – un vrai gentleman (Eton, Sandhurst Academy, ex-officier des Scots Guards) juste un peu trop élizabéthain –, l'auteure revient sur l'échec conjoint des mercenaires qu'il commandait, d'impeccables hommes d'affaires, tels le fils de Margaret Thatcher et d'autres vertueux Levantins qui tous jouèrent à la roulette russe pour essayer de renverser en 2004 le régime irréprochable d'un clan au pouvoir en Guinée équatoriale. Du point de vue de l'historiographie, on comparera avec le scénario reconstruit en son temps par Adam Roberts, *The Wonga Coup*, New York, PublicAffairs, 2006. Mais plutôt que de signaler les faiblesses structurelles du présent texte, on dira en quoi il est novateur – elle a une excellente chronologie –, car elle a actualisé l'histoire arrêtée en 2005-2006. Elle utilise notamment un reportage de juin 2007 sur le chef mercenaire Nick Du Toit, un «colonel» sud-africain incarcéré depuis 2004 dans la terrible prison de Malabo. Après des années de détention au Zimbabwe qui le «rétrocéda» à la Guinée hispanophone, Simon Mann décida de collaborer avec ses nouveaux geôliers et, de ce fait, il bénéficia d'un régime de faveur par rapport aux autres détenus à Malabo. Après un second procès, Mann (et Du Toit) seront finalement «pardonnés» et libérés en 2009, après paiement d'une rançon. L'auteure donne aussi des informations accablantes sur la répression lancée dès 2004 par l'indéracinable président (depuis 1979) contre ses adversaires équato-guinéens et elle consacre deux chapitres au procès de Mann à Malabo, en juin-juillet 2008, couvert par une télévision britannique.

A cet égard, il est utile de rappeler que l'île de Fernando Poo (actuellement Bioko) fut pendant de nombreuses années au début du XIX^e siècle la station navale d'une Royal Navy émancipatrice luttant contre les négriers européens et brésiliens du Golfe de Guinée. Même s'ils n'en étaient peut-être pas conscients, l'action de ces néo-orpailleurs britanniques et sud-africains des années 2003-2004 s'inscrivait donc dans une tradition anti-esclavagiste ancienne. Eux aussi étaient, selon Mann, des libérateurs venus renverser une tyrannie. Les esprits mal tournés pensent plutôt qu'ils voulaient «libérer» l'or bien spécial de cette Guinée. Sa couleur est noire, mais sa valeur se chiffre en millions et milliards de dollars qui, après quelques coups de fusils, auraient été vite gagnés sur le dos des Equato-Guinéens et de leurs richesses off-shore. En cas de succès, évidemment. Les desseins de la Providence sont insondables en haute mer.

Timor

Nous devons être bref avec cette antenne en péril de la lusophonie, car nous n'avons pas les compétences pour développer les thèmes choisis par les auteurs ayant contribué à **Engaging Colonial Knowledge**³⁰. Si nous ne nous trompons pas trop lourdement, cet ouvrage

29 Blackhall, Sue (2011), **Simon Mann. The real story**, Barnsley (Angleterre): Pen & Sword Books, p. 182 + 8 p. de photos noir et blanc.

30 Roque, Ricardo & Wagner, Kim A. (eds.) (2012), **Engaging Colonial Knowledge. Reading European Archives in World History**, Basingstoke (Angleterre): Palgrave Macmillan, XI, p. 306, photos noir et blanc.

ambitieux montre que les archives coloniales ne doivent pas servir uniquement aux historiens et aux politologues, mais qu'elles offrent aussi un champ infini aux anthropologues, aux sociologues, aux aménageurs, aux écologistes et probablement à tous ceux qui veulent traiter les myriades de problèmes actuels. C'est une évidence. Ce qu'il y a de bien dans le volume, c'est qu'il fait appel à des spécialistes des colonisations britannique, danoise, néerlandaise, française, allemande, portugaise et espagnole en Afrique, Asie, Amérique et dans le Pacifique. Pour les Portugais qui sont bien couverts, nous avons droit à la représentation que se faisaient les autorités de Goa au XVII^e siècle des Cinghalais et notamment de leurs tendances supposées à la duplicité et à la trahison.

Pour Timor, Ricardo Roque, co-directeur de l'ouvrage, reprend ce qu'il a déjà exposé dans son *Headhunting and Colonialism: Anthropology and the Circulation of Human Skulls in the Portuguese Empire, 1870-1930*, Basingstoke (Angleterre) & New York, Palgrave Macmillan, 2010, XIV, p. 342. A partir d'éléments qu'un historien jugerait secondaires (l'origine d'une collection de crânes timoriens dans un musée portugais), l'auteur reconstruit des faits qui ne feront peut-être pas plaisir aux Timoriens actuels, à savoir que les autorités de Dili ont conquis leur moitié d'île grâce à leurs alliances changeantes et opportunistes avec les coupeurs de têtes de l'île, faute d'avoir les hommes et les moyens pour imposer la colonisation selon des méthodes plus en harmonie avec les autres impérialismes concurrents de l'époque (XIX^e-XX^e siècles). Cela va à l'encontre des dogmes que l'on cherche à inculquer dans les cénacles internationaux actuels, mais pour l'historien ce n'est pas contestable. Sauf exceptions clairement définies dans le temps et dans l'espace, la conquête portugaise – comme bien d'autres et même plus que d'autres – a eu massivement recours aux irréguliers, faute de disposer d'unités enrégimentées suffisamment nombreuses et compétentes. Et cela lui a plutôt bien réussi, si l'on compare avec les échecs piteux et exagérément sanglants enregistrés à la même époque par les Espagnols à Ponape, dans une île minuscule (334 km²) des Carolines. Voir René Pélissier, *Portugais et Espagnols en «Océanie»*. *Deux Empires: confins et contrastes*, Orgeval (France), Editions Pélissier, 2010, p. 154.

Lorsqu'il se cherche des ancêtres irréprochables, le nationalisme juvénile et fragile cultive souvent des mythes qui font rarement bon ménage avec la réalité telle qu'elle ressort des archives. On en verra d'autres exemples dans le livre, notamment à propos de la proto-colonisation danoise à Tranquebar qui sera une surprise pour de nombreux lecteurs amateurs de découvertes. Et quoi de mieux qu'une nouvelle découverte lorsque l'on ne veut pas vieillir trop vite?